



AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 70
décembre 2017

SOMMAIRE

- | | |
|--|----------------------|
| p. 3 Editorial | Venceslas Kruta |
| p. 4 Préhistoire des quatre éléments | Jean Haudry |
| p. 13 Les Celtes et le corail :
La puissance magique du feu pétrifié dans l'eau | Venceslas Kruta |
| P. 17 Huit jours en République d'Irlande
Compte-rendu du voyage | Jaroslava Josypyszyn |
| p. 35 Journée d'Etude 2018 | |

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Association régie par la loi de 1901

Siège social : École pratique des Hautes Études (Sorbonne) IVe section
Sciences historiques et philologiques

Adresse de correspondance : AEC c/o Jaroslava Josypyszyn
179, rue de Tolbiac – 75013 Paris
Tél. 01 45 65 08 05 – mob. 06 37 78 29 47 – e-mail slava.josy@orange.fr

Depuis le IX^e congrès International d'Études Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Elle s'attache à diffuser, avec la collaboration de savants français et étrangers, les résultats des recherches scientifiques portant sur la connaissance des peuples celtiques de l'Antiquité au Moyen-Âge. Nos activités s'inscrivent dans le cadre de l'année universitaire et comportent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences à Paris en langue française et des voyages en France et à l'étranger. Pour adhérer à l'association des Amis des Études Celtiques, il faut déposer une demande qui sera soumise à l'approbation du conseil d'administration. Les membres de l'association ne peuvent se prévaloir de cette qualité pour des activités (conférences, voyages, articles...), extérieures au cadre de l'association, et sans le consentement écrit de son conseil d'administration.

Membres fondateurs

M. Edouard BACHELLERY †
M. Léon FLEURIOT †
M. Venceslas KRUTA

M. Paul-Marie DUVAL †
M. Michel LEJEUNE †
M. Pierre-Yves LAMBERT

Composition du conseil d'administration

Président
Membre d'honneur du conseil scientifique
Membre d'honneur du conseil scientifique
Conseiller scientifique
Conseiller scientifique
Conseiller scientifique
Secrétaire
Secrétaire adjointe
Trésorier
Membre

M. Venceslas KRUTA
M. Pierre-Yves LAMBERT
M. Michel EGLOFF
M. Jean-Jacques CHARPY
M. Jean HAUDRY
M. Jacques LACROIX
Mme Jaroslava JOSYPYSZYN
Mme Annie DESFORGES
Mme Axelle BARBIÉ de PRÉAUDEAU
Mme Anne de GIRY

Rédacteur en chef, responsable du bulletin

Mme Jaroslava JOSYPYSZYN

Rédacteur adjoint

Mme Annie DESFORGES

La reproduction des textes publiés dans ce numéro est interdite.

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs

Tous droits réservés. Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

EDITORIAL

Chers amis,

Il me paraît opportun de vous communiquer les préoccupations actuelles du bureau à propos des journées d'études à venir. Il ne s'agit pas de l'aspect financier : grâce à la gestion exemplaire de nos responsables et votre compréhension, nous pourrions, sauf imprévu, les organiser dans les années à venir comme dans le passé sans vous demander un effort financier supplémentaire.

La question qui nous préoccupe est le choix des sujets. En effet, vous êtes devenus exigeants et attendez de nous un choix de thèmes et de conférenciers qui répondent à votre attente et ne soient pas une simple répétition.

L'un de vous nous a proposé un sujet qui est excellent et passionnant – Les Celtes et leurs voisins-, Mais nous n'arrivons pas pour l'instant à établir un programme satisfaisant et suffisamment pertinent de cinq communications. Il faut bien sûr centrer la comparaison autour d'aspects significatifs qui mettent bien en évidence les différences et ressemblances éventuelles. Évidemment, avec des conférenciers francophones. Nous ne pouvions y arriver avant 2019 et encore peut-être en deux journées : voisins méridionaux – voisins septentrionaux... Si vous avez d'autres idées, elles seront les bienvenues.

En attendant, je me réjouis de pouvoir vous souhaiter une excellente année 2018, dans la perspective de vous revoir à la prochaine journée, le samedi 2 juin 2018

Bonnes Fêtes et Bonne Année

Venceslas Kruta



Jean Haudry

Préhistoire des quatre éléments

La répartition de la nature en quatre éléments, l'air, la terre, l'eau et le feu, est une conception qui s'est mise en place assez tard chez les Grecs, qui les ont nommés ainsi à partir des lettres de l'alphabet disposées «en ligne», *stoikheia*, terme que les Romains ont rendu par *elementa* (d'après la séquence alphabétique *L,M,N ?*). A travers la philosophie d'Aristote qui leur a ajouté un «cinquième élément», l'éther, grec *aithêr* «la partie rayonnante, la plus pure et la plus élevée de l'atmosphère» (P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*), la conception s'est étendue à l'ensemble de la chrétienté médiévale. Elle avait été concurrencée très tôt par l'atomisme de Leucippe et Démocrite, popularisé en Grèce par Epicure et à Rome par Lucrèce, mais cette doctrine semble s'être perdue après le III^e siècle de notre ère, probablement parce que sa conception mécaniste et matérialiste a paru incompatible avec le spiritualisme du christianisme. La doctrine des quatre (ou des cinq) éléments s'y est au contraire maintenue jusqu'à ce que les progrès de la science lui substituent la classification des corps simples de Dmitri Mendeleïev (1834-1907). Mais elle s'est prolongée dans la psychanalyse avec Carl Gustav Jung qui identifie les quatre éléments aux quatre fonctions de la conscience et surtout avec Gaston Bachelard, *La Psychanalyse du feu* (1938), *L'Eau et les rêves* (1941), *L'Air et les songes* (1943), *La Terre et les rêveries du repos* (1946), *La Terre et les rêveries de la volonté* (1948).

L'existence d'une théorie chinoise des cinq éléments, eau, feu, bois, métal, terre que l'on fait remonter à la deuxième moitié du premier millénaire avant notre ère incite à se demander si les quatre ou cinq éléments de la philosophie grecque ne prolongent pas également une conception ancienne. De fait, le Sâmkhya indien distingue cinq éléments, *bhûtâni* «essences», l'éther, le vent, la terre, l'eau et le feu : la conception d'Aristote trouve ici un parallèle rigoureux. Comme le Sâmkhya classique, celui des *Strophes du Sâmkhya*, est daté du cinquième siècle de notre ère, une influence grecque est possible. Mais ses origines peuvent remonter bien plus haut, à en juger par ses contacts avec le bouddhisme ancien. D'autre part, on a la surprise de constater que la notion d'élément est déjà présente – et contestée – dans la *Chândogya*

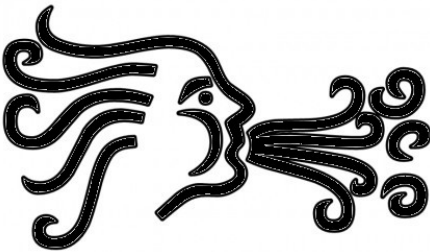
upanishad 3,3,1 (traduction Emile Senart) : «l'aspect rouge du feu est la manifestation du *tejas* [«éclat», «énergie»] ; le blanc, de l'eau ; le noir, de la nourriture. Le feu disparaît comme entité véritable. Ce n'est qu'une création du langage, une modification, un nom. Seuls les trois aspects sont réalité.» De même que la théorie grecque des éléments s'est heurtée à la contestation de l'atomisme, la théorie indienne a été contestée à partir de la triade des couleurs, qui est l'une des composantes de la forme la plus ancienne de la tradition. Les Celtes ont également connu un système d'éléments pour lesquels les témoignages sont cependant récents (Philippe Jouët *Dictionnaire de mythologie et de religion celtiques*, Fouesnant, Yoran, 2012, p. 386) : «Aux quatre éléments eau, terre, feu, air, constamment évoqués dans les récits, il semble qu'on puisse ajouter un cinquième, diversement nommé : irlandais *céo*, gallois *nwyfre*, breton *blend* (*an aer*) «farine (de l'air)», équivalents de l'éther (...) ou du breton *oabrenn*.» La notion est représentée dans le monde germanique, mais n'y tient pas une place importante : le *Reallexikon der germanischen Altertumskunde* n'a pas d'entrée *Elemente*.

Du point de vue scientifique, la notion même d'élément aurait dû être rejetée parce qu'elle met sur le même plan des substances, simples comme l'eau ou complexes comme la terre, et des phénomènes comme le vent et le feu ; mais les Anciens ignoraient la notion de phénomène qu'ils identifiaient à la manifestation d'une substance cachée.

Ce que les peuples historiques nommeront «éléments», grec *stoikheia*, sanscrit *bhûtâni*, à partir du premier millénaire avant notre ère n'existe probablement pas dans la période commune des Indo-Européens, puisqu'ils n'ont pas de désignation. Pourtant, trois parallèles donnent à penser que l'idée d'une appréciation de leur valeur s'était déjà imposée, mais elle diffère d'un peuple à l'autre. «C'est le feu qui est le meilleur pour les fils des hommes ainsi que le spectacle du soleil.» Cette maxime des *Dits du Très-Haut*, 68,1-2 (trad. R. Boyer), typique du Nord, exprime une conception opposée à celle de Pindare, pour qui l'eau est le meilleur des quatre éléments, *Olympiques*, 1,1 (trad. A. Puech, CUF) : «Le premier des biens est l'eau ; l'or, étincelant comme une flamme qui s'allume la nuit, efface tous les trésors de la fière opulence» ; en note, le traducteur fait observer que la mention de l'or qui suit celle de l'eau montre que Pindare juge des valeurs par rapport à l'homme. Il ne s'agit pas de théories cosmogoniques, mais d'utilité pratique, comme dans

le passage eddique cité. Une strophe védique aux *Rbhavah*, génies des «trois saisons» (l'hiver étant exclu comme «morte saison»), *Rgveda* 1,161,9, mentionne trois éléments et chacun est dit être le meilleur par l'un des trois : «Les eaux sont essentielles», dit l'un ; «le feu est essentiel, dit un autre ; l'un préféra la terre (?) à beaucoup d'autres. En disant des vérités, ils décorèrent la coupe.». Cette strophe pose au moins deux questions : comment ces affirmations peuvent-elles représenter des vérités alors qu'elles se contredisent ? Et comment peuvent-elles servir à décorer la coupe ? C'est que la coupe représente le cycle annuel, démultiplié en trois saisons, et, comme précédemment pour les Grecs et les Scandinaves, les «vérités» qui le concernent sont relatives. On notera que seuls trois éléments sont retenus, et que l'air est oublié.

L'air



Dieu Vent

L'élément le plus récemment reconnu et nommé est sans conteste l'air. On ne lui connaît pas de désignation indo-européenne. Les langues romanes et les langues celtiques ont tiré sa désignation du latin *âêr*, emprunté lui-même au grec *âêr* qui désigne initialement le brouillard. Le germanique **luftuz* est

lié dès l'origine à la désignation de la partie haute de la maison d'où provient notre nom du *loft*. Sa désignation lituanienne se rattache à celle du verbe labourer, activité de plein air par excellence, sa désignation lette à l'adjectif signifiant «clair». Sa plus ancienne désignation slave se rattache à l'expression de la respiration, et les formes indo-iraniennes sont identiques au nom du vent : l'air est le vent quand il ne souffle pas. Dans les langues celtiques, le nom de l'air est emprunté au latin, mais le vieil-irlandais *ael* «souffle, brise», le gallois *awel* et le breton *avel* «vent» sont hérités, et proches du grec *a(w)ella* «tempête». Chez les Celtes, l'air est représenté par le Vent, souvent associé à la parole : la fée *Sîn* irlandaise «Soupir de Vent», le «vent druidique» provoqué par les incantations des poètes des *Tuatha Dé Danann* ; les paroles

qu'on ne peut plus tenir secrètes «dès que le vent les a emportées» (Jouët *Dictionnaire* p. 1013).

Manifestement, les Indo-Européens ne connaissaient de l'air que ses manifestations atmosphériques, vocales et respiratoires, distinguaient les activités de plein air des activités sédentaires d'intérieur, mais n'identifiaient pas l'air comme élément.

Si l'air atmosphérique ne semble pas avoir excité l'imagination, mise à part l'identification au vent du dieu guerrier dans le monde indo-iranien, **Vâyu*, il en va différemment de l'air vocal et respiratoire qui est à l'origine de la plupart des désignations de l'âme en général et de plusieurs âmes particulières. La notion d'âme unique identifiée à la personne est récente ; elle a été adoptée et propagée par le christianisme. Cette notion s'exprime principalement à partir de termes qui désignent la respiration. Ainsi les termes grecs *psuchê*, *thûmos*, *pneuma*, les termes latins *animus*, *anima*, *spiritus* avec leurs représentants romans. Le celtique a deux formes héritées **anamon*, proche des formes latines *animus* et *anima*, et une forme reposant sur **anati-* (Jouët, *Dictionnaire* p. 84). Les désignations slaves et baltiques reposent sur la racine **dhews-/*dhwes-* «respirer». Les désignations indiennes se fondent sur la notion de «souffle respiratoire», l'une *prâna-*, proche des formes latines et celtiques précitées, l'autre *âtman-* désignation du «soi» qui repose sur une désignation du souffle comme l'allemand *Atem*. Mais ni la forme allemande, ni les formes germaniques apparentées n'ont fourni de désignations de l'âme. La forme germanique sur laquelle reposent l'allemand *Seele* et les formes apparentées n'a pas d'étymologie assurée ; l'allemand *Geist* désigne initialement un fantôme, comme l'anglais *ghost*. Seuls, les formes vieil-islandaises *önd* «âme» et *andi* «souffle» (en général) se rattachent à la racine «souffler» à la base des formes latines et celtiques. Les «cinq âmes» de l'Avesta récent (encore plus nombreuses dans l'Avesta ancien) se partagent entre diverses notions différentes de celle de «souffle» : le principe vital *ahû*, la vision religieuse, *daēnā*, la conscience, *baodah*, l'âme vitale, *urvan*, le double préexistant à l'homme, *fravaši* (Pierre Lecoq, *Les livres de l'Avesta*, Paris, Cerf, 2016, p. 147). Le hittite *istanzan(a)-* «âme, volonté, souhait» et le louvite *zasta-* n'ont pas d'étymologie assurée ; il n'y a pas de désignation commune de l'âme en anatolien. Manifestement, la notion d'âme n'est ni unitaire, ni ancienne, et son identification au souffle n'est que

partielle. On notera qu'il n'existe pas non plus de désignation ancienne du corps. La seule réalité unitaire et primitive, le moi, n'a pas de désignation lexicale ; elle s'exprime uniquement dans la première personne du singulier.

La terre

Contrairement à l'air, la terre a un nom assuré et ancien en indo-européen, **dhg'hem-*, mais ce nom désigne la terre comme sol, comme surface, non comme matière première ou comme élément. La terre a la forme d'un disque ; la terre sphérique vient plus tard. On se la représente initialement comme de superficie variable entre le jour, où elle n'a d'autre limite que l'horizon, et la nuit où elle se réduit à l'espace éclairé de l'habitat. Mais avec la progression de la population, qui à certaines périodes a été plus rapide que celle de la production, s'est posé le problème de sa superficie : dénommée initialement «large» dans une expression formulaire qui est à la base de l'un de ses noms indiens, *Prthivî*, et se retrouve dans le vieil-anglais *folde*, il a fallu bientôt soit l'élargir, comme le fait à trois reprises le dieu avestique Yima en la fendant de son épée, soit la décharger du poids qui pèse sur elle : c'est la cause attribuée parallèlement et indépendamment en Inde à la guerre qui constitue le thème central du *Mahâbhârata* et en Grèce à la guerre de Troie. La «Terre noire» est une déesse, épouse (et mère) du Ciel nocturne «Ouranos étoilé» chez Hésiode, du Ciel diurne, puis du Ciel indifférencié, en Inde ; chez les Baltes, la «Mère de la Terre» est associée à l'ancien Ciel nocturne Velinas, le maître des esprits des morts. La Terre est aussi le lieu du



*Fra Mae Thoranie, déesse de la terre
(Thaïlande)*

foyer ; c'est pourquoi Hestia en Grèce et Vesta à Rome lui sont identifiées. Chez les Celtes, la Terre est présentée le plus souvent comme une partie du monde, le couple terre-ciel, liée au pouvoir dans les rituels royaux, à l'agriculture, la terre nourricière, aux fins dernières, au serment, à l'eschatologie (Jouët *Dictionnaire* p. 951-952) qu'un élément ou un

matériau. C'est aussi le cas dans les autres parties du domaine indo-européen : il suffit de jeter un coup d'œil à la dérivation et à la composition des principaux noms de la terre pour constater qu'elle est rarement considérée comme une matière première ; quand on fait de la poterie, c'est de l'argile qu'on utilise, non de la «terre» indifférenciée. Pour faire de la terre un élément, il a fallu faire abstraction de sa diversité, considérer les pierres comme ses os, la végétation comme sa chevelure, etc.

L'eau, le feu et les stades antérieurs à celui de l'indo-européen reconstruit.

Avec les deux noms de l'eau, **Hep-*, animé, et **wedr / *w(o)dn-*, inanimé, avec sa variante ancienne **weHr-*, et du feu **e/ogni-* animé et **peHwr / *p(e)Hun-* inanimé, nous quittons la typologie de l'indo-européen reconstruit pour celle des langues dites «actives» comme le dakota, le guarani ou le tibétain dans lesquelles le sujet grammatical ne peut jouer que le rôle de l'agent du procès, alors que dans les langues dites «nominatives» ou «accusatives» comme l'indo-européen reconstruit et toutes les langues qui en sont issues il peut tenir également celui du patient ou du spectateur. Comme les formes, en particulier celles des inanimés (neutres) en **-r / *-n-*, sont typiques de la morphologie de l'indo-européen reconstruit, il ne peut s'agir que du reflet d'un état antérieur de la langue. Le phénomène n'est pas isolé. Les vestiges celtiques et indo-iraniens de «numéraux personnels» (le féminin de «trois» et de «quatre» est issu de «trois femmes», «quatre femmes») relèvent d'une syntaxe attestée en chinois et dans d'autres langues austroasiatiques. Une construction signifiant «porter-atteindre» qui est à la base du verbe germanique *breng-a-* «apporter» issu de la combinaison de deux racines, **bher-* «porter» et **Hnek'-* «atteindre», est typique des langues à constructions sérielles comme le chinois et les langues kwa d'Afrique occidentale (Jean Haudry, *Vestiges de constructions sérielles en indo-européen ? Actes du XVIe congrès international des linguistes*, Paris, 20-25 juillet 1997, CD Rom édité par Bernard Caron). De plus, rien ne donne à penser que ces trois typologies soient contemporaines entre elles. L'indo-européen reconstruit a une très longue préhistoire ; c'est aussi le cas pour la tradition indo-européenne.

L'eau

L'eau «active» s'identifie à l'eau courante, celle des cours d'eau, dont on sait l'importance primordiale pour les études indo-européennes. L'hydronymie héritée, largement représentée dans les régions baltiques, mais qui figure à date ancienne dans les diverses parties du monde indo-européen, constitue la forme «attestée» d'un indo-européen récent, mais encore non dialectalisé. Les «eaux divines», largement représentées en Gaule et dont plusieurs ont des correspondants védiques ou indo-iraniens comme l'ont montré les études de Jacques Lacroix (*Le celtique dēvo- et les eaux sacrées*,



Le Tech à Amélie-les-Bains

Bruxelles, 2011 ; Les eaux divines des Celtes, *Dieux, mythes et univers des Celtes*, Actes de la Journée d'études du 16 mai 2009, Paris, 2012, 79-94) constitue une part de la tradition indo-européenne. La mythologie celtique s'intéresse beaucoup plus

aux Eaux (Jouët *Dictionnaire* p.369-372)

qu'à l'eau comme élément. Or l'eau «active» ne peut pas être à la base de l'eau comme élément, qui est nécessairement une eau «inactive», eau stagnante, eau de pluie collectée ou eau puisée dans un cours d'eau, donc celle qu'on désigne par les formes **wedr* et **weHr*. Mais on note que contrairement aux Feux «non actifs», les entités correspondantes ne sont divinisées nulle part. Il y a un dieu *Pahhur* «Feu» chez les Hittites, un «Feu immortel» *Pâr athanaton* à Delphes, mais on ne connaît pas d'«Eau inactive (**wedr*, **weHr*) immortelle». C'est que, contrairement aux peuples du Moyen-Orient auxquels la gestion de l'eau a toujours posé un sérieux problème, les peuples indo-européens n'en ont jamais manqué ; chez eux, l'eau «inactive» semble s'être banalisée par son abondance, comme le rappellent J.P. Mallory et D.Q. Adams, *The Oxford Introduction to Proto-Indo-European and the Proto-Indo-European World*, Oxford University Press, 2006, p. 126 : «A en juger par le

nombre de ses désignations, la pluie était quelque chose dont la communauté indo-européenne avait une expérience considérable.» De plus, alors qu'on célèbre les eaux vives, qu'il s'agisse des cours d'eau terrestres et de leurs formes célestes, de l'Océan céleste, de la source universelle des eaux, de l'eau de pluie, des eaux souterraines d'où émanent les sources, les eaux stagnantes naturelles sont souvent dévalorisées : dans le monde baltique, le marécage est le domaine de *Velinas, l'ancien Ciel nocturne devenu le dieu des esprits des morts et identifié au diable. Les «Eaux noires» irlandaises (Jouët *Dictionnaire* p. 372) sont celles de la ténèbre hivernale. Le seul indice ancien en faveur de l'eau inactive comme élément est l'existence supposée d'une eau primordiale mentionnée sous forme interrogative dans la cosmogonie de *Rgveda* 10,129,1 d «était-ce le flot (*ambhas-*, neutre) profond, insondable ?» repris sous forme affirmative 3 b «cet univers n'était que de l'eau indistincte». Mais cette conception est isolée dans l'Inde védique où le rôle cosmogonique revient aux Eaux féminines et à leur Embryon d'or que nous retrouverons avec le Feu. En revanche, le rôle cosmogonique de l'eau comme élément est affirmé en Grèce par Xénophane de Colophon pour qui le soleil, la lune et les étoiles sont formés de nuages, et pour qui la terre a émergé de la mer puisque l'on trouve dans les montagnes et dans les carrières des animaux marins fossilisés.

Une classification des «eaux», incluant d'autres fluides, semble s'être établie dès la période commune des Indo-Iraniens, à en juger par la concordance entre les dix-sept eaux du *Grand-Bundahišn*, 11 B, et celles du *Śatapatha brāhmaṇa* 5,3,4,22.

Le feu

Le seul élément ancien, celui qui a dû servir de modèle aux autres, est le feu (Jean Haudry, *Le feu dans la tradition indo-européenne*, Archè, Milan, 2016). Ce n'est pas par hasard que ses deux formes, active (manifestée) et inactive (latente) aient été divinisées, comme on l'a vu : le propre du feu est de passer de l'une à l'autre. Quand on l'allume, c'est-à-dire quand on l'extrait du bois au moyen du foret à feu ou du silex par percussion, un feu latent devient visible ; c'est pourquoi le feu est dit «fils de lui-même». Quand il s'éteint, le feu visible redevient un feu latent remonté au ciel ou caché dans le bois qu'il n'a pas brûlé complètement. Il provient du ciel d'où il tombe dans les eaux de pluie et entre dans les plantes dont il sort quand elles brûlent. Ce feu des eaux

de pluie est la forme première du «feu des eaux», secondairement appliquée à l'or des cours d'eau, au saumon, et qui a dû l'être secondairement au corail rouge de Méditerranée dont le nom grec *ko(u)ral(l)ion* signifie probablement «fils ou fille (de la mer)». Il a été personnifié et divinisé dans le Rejeton des Eaux védique, l'une des formes du Feu «fils de lui-même» né de l'union extraconjugale entre les Eaux épouses de Varuna et Agni le Feu divin. Le Rejeton des



Agni le dieu du feu

Eaux indo-européen se retrouve à l'origine du *Neptune* latin et du *Nechtan* irlandais

dont les noms lui sont apparentés. Il existe en outre des «feux métaphoriques» qui se sont regroupés au sein d'une triade héritée (Jean Haudry, *Pensée, parole, action dans la tradition indo-européenne*, Archè, Milan, 2009) : les Indo-Européens ont connu un «feu de la pensée», un «feu de la parole» et nous en avons conservé l'image du «feu de l'action». De plus, comme la triade a développé une variante pensée, parole, corps, la «triade médicale» indienne, la médecine ancienne connaît un grand nombre de «feux du corps» : la digestion a été assimilée à une cuisson des aliments par un feu digestif, et, comme son nom l'indique, le *phlegme* est lui aussi un feu, mais un «feu froid». Ces divers aspects du feu sont représentés dans le monde celtique (Jouët *Dictionnaire* p. 439-443 sous Feu, Feu dans l'eau, Feu de la Parole).

Héraclite ne s'y est pas trompé : le feu est l'élément par excellence. Mais ce n'est pas une entité simple. La critique de l'upanisad conserve sa validité, car, au regard de la triade des couleurs, le feu est triple : il y a un «feu blanc», sa lumière ; un «feu rouge», sa flamme ; et un «feu noir» qui se manifeste pas sa fumée et sa suie. Le feu est un élément, mais c'est aussi et d'abord une triade de couleurs.



Les Celtes et le corail : la puissance magique du feu pétrifié venu de la mer.

Utilisé sporadiquement dans la parure dès le V^e-IV^e millénaire av. J.-C., le corail ne connaîtra en Europe une vogue importante qu'à partir de l'âge du Fer. Sa variété méditerranéenne –le *corallium rubrum*, squelette arborescent de polypes gorgonacés- est alors appréciée pour sa couleur rouge que la mythologie grecque expliquait par la pétrification marine du sang de la Gorgone-Méduse, jailli de sa tête tranchée par Persée.

Le lien entre sa couleur et la vie n'a cependant rien d'anecdotique, car il remonte aux racines de l'idéologie indoeuropéenne, où cette couleur – avec le blanc et le noir une des trois couleurs cosmiques- est liée au ciel crépusculaire auroral et vespéral du parcours solaire ainsi qu'au feu. Dans le cas particulier du corail, la couleur rouge se trouve associée à son origine marine et à sa forme naturelle qui rappelle celle d'une flamme. Il n'est donc pas surprenant qu'il devînt pour les Celtes la matérialisation idéale de l'idée du «feu dans l'eau», c'est-à-dire de la force vitale qui transforme l'eau morte de l'Autre Monde en la source de vie et d'énergie qui tombe du ciel ou jaillit des profondeurs, quelquefois même avec la chaleur résultant de son contact avec le feu. Une signification analogue était attribuée au chaudron, récipient qui réunissait symboliquement l'eau et le feu : il était non seulement l'objet d'aménagements ornementaux qui indiquent son utilisation cérémonielle, mais apparaît aussi, associé à d'autres symboles, sur les monnaies.

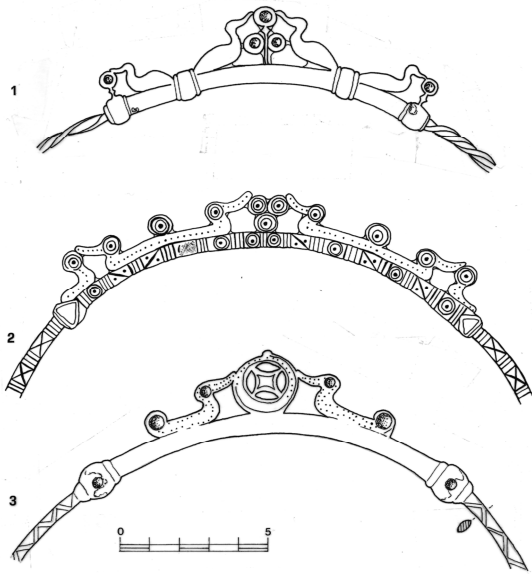
On s'explique mieux ainsi la charge magique que les Celtes attribuaient au corail et les raisons de sa vogue, qui atteignit une ampleur particulière lorsqu'ils établirent des échanges suivis avec les régions méditerranéennes.

La diffusion de l'utilisation du corail, à l'état naturel, principalement dans des colliers, ou travaillé pour des perles ainsi que des ornements incrustés ou appliqués sur différents objets personnels, semble avoir eu pour foyer l'Italie, mais concerner dès ses débuts surtout les régions habitées par les Celtes. En effet, les témoignages les plus nombreux proviennent des territoires situés au nord du Pô, habités par les Celtes de la culture de Golasecca et leurs voisins Vénètes. C'est en effet dans la plaine padane qu'aurait été inventée et développée vers la fin du VIII^e siècle av. J.-C. la technique de son incrustation, employée notamment pour les fibules, concurremment à l'ambre, l'os et l'ivoire, dans l'aire dite villanovienne (du site de Villanova près de Bologne) de l'Italie padane. Elle connaîtra successivement une large diffusion au nord des Alpes, accompagnée de trafics de la matière première qu'attestent dès la fin du VI^e siècle avant J.-C. des découvertes de corail brut sur des sites qui s'échelonnent en éventail de l'est de la France au centre de la Bohême.

À cette même époque, les fibules qui portent la tête d'un oiseau aquatique -volatile dont l'association symbolique avec le cycle saisonnier du soleil est illustrée depuis l'âge du Bronze-, à l'arc incrusté de corail, témoignent de la charge vitale attribuée à cette matière.

Le lien entre le corail et l'Arbre cosmique, axe

essentiel de l'ordre universel, est clairement



Torques de la région marnienne (dessin V.K.)

confirmé par des torques du faciès marnien de la seconde moitié du V^e siècle avant J.-C. où il est incrusté de pastilles de corail et encadré de palmipèdes (voir illustration : torques de Breuvery, Attancourt et provenance incertaine).

Les objets laténiens de prestige du V^e siècle utilisent fréquemment le corail, mais c'est au siècle suivant, lorsque l'installation de Transalpins au sud du Pô fournit un accès plus direct aux ressources en corail de la Campanie et de la Sardaigne, que se situe l'apogée de son utilisation par les Celtes. On connaît de cette époque des pièces prestigieuses, où les abondantes applications de cette matière sont non seulement façonnées pour épouser des formes significatives, mais sont en plus très finement sculptées.

C'est notamment le cas des casques d'apparat d'Agris et de Canosa, des pièces de harnachement de la tombe à char de Condé-sur-Marne (voir illustrations), aux remarquables sculptures partiellement intactes, mais également d'un grand nombre de fibules, du type dit de Münsingen dont le pied discoïdal était prévu pour porter un cabochon de corail ou son imitation en émail ou même en tôle métallique. Cette vogue coïncide avec celle de l'émail rouge, employé quelquefois avec le corail sur un même objet, par exemple sur le disque ornemental d'Auvers-sur-Oise ou les cruches cérémonielles de Basse-Yutz, du IV^e siècle avant J.-C.

Des objets métalliques assez richement ornés de corail continuent à être fabriqués pendant la première moitié du III^e siècle avant J.-C. jusque dans les îles Britanniques, mais son usage paraît diminuer assez brusquement vers le milieu de ce siècle et devient désormais



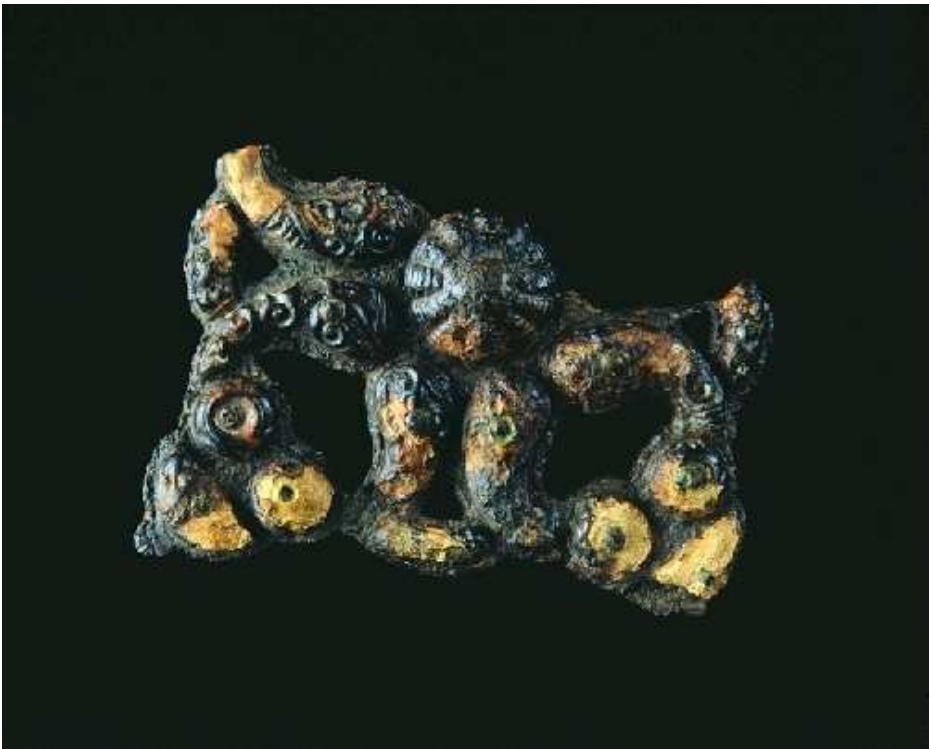
détail du harnachement
de Condé-sur-Marne (cl. D. Bertuzzi)

sporadique.

On l'explique par l'orientation nouvelle des exportations méditerranéennes de ce matériau vers l'Inde. La situation des Celtes d'Italie, éloignés désormais des littoraux coralliens a probablement joué également un rôle important.

Bibliographie :

V. Kruta, « Le corail, le vin et l'Arbre de vie : observations sur l'art et la religion des Celtes du V^e au I^{er} siècle avant J.-C. », *Études celtiques* 23, 1986, p. 7-32, fig.1-18; *Id.*, *L'Art des Celtes*, Paris, Phaidon, 2015.



Élément de harnais de la tombe à char de Condé sur Marne (cl. D. Bertuzzi)

HUIT JOURS EN RÉPUBLIQUE D'IRLANDE

A la fin du mois de septembre treize membres de notre association se sont envolés de Paris sur Aer Lingus pour la République d'Irlande.

Le but du voyage était la visite de quelques sites archéologiques, mais nous avons commencé par un parcours panoramique de la capitale Dublin, puis nous avons visité quelques hauts lieux culturels à commencer par la première université d'Irlande, fondée en 1592 : **Trinity Collège**. Cette université située en centre-ville fait face à l'ancien Parlement Irlandais. La vaste cour principale, avec son campanile et ses bâtiments anciens de style Victorien en impose. L'ancienne bibliothèque (*Old Library*) regroupe des milliers d'ouvrages anciens et rares répartis sur deux étages, dans un décor chaleureux fait de boiseries et de voûtes.

Des *bustes de marbre* de philosophes et d'historiens sont placés de part et d'autre de la galerie. Dans une des vitrines on peut aussi voir un des rares exemplaires de la *proclamation de la République d'Irlande* (24 avril 1916). Une bibliothèque magistrale, qui fait rêver ! C'est dans cette bibliothèque qu'est exposée la *harpe de Brian Boru*, (roi au XI^e siècle) symbole de l'Irlande et qui figure sur les pièces de monnaie irlandaises. Par ailleurs, la bibliothèque détient le célèbre *Book of Kells*, un manuscrit médiéval du IX^e, magnifiquement calligraphié et enluminé par les moines de l'époque.



la galerie de la vieille bibliothèque

En introduction au circuit, nous nous sommes rendus au **Musée national d'Histoire et d'archéologie** situé dans l'ancien palais des vice-rois d'Angleterre. Avant la visite, le professeur Kruta nous a présenté un exposé très complet sur les Celtes en Irlande.

Le musée regroupe non seulement la grande majorité des trésors archéologiques et historiques d'Irlande mais aussi des objets de Grèce et d'Égypte. Toutes les périodes sont représentées depuis le mésolithique jusqu'au Moyen-Âge notamment les périodes celte, romaine et viking. Pour l'Âge du Bronze, le monoxyle de 15,25 m, le plus grand d'Europe, trouvé à Lurgan (région de Galway) attire l'attention et les corps trouvés dans les tourbières impressionnent. Si la broche de Tara, le trésor de Broighter et le calice d'Ardagh sont les objets les plus connus, ils ne représentent qu'une partie des richesses du musée



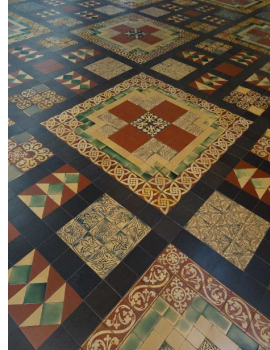
le trésor de Broighter (comté de Derry) daté du 1^{er} siècle avant J.-C. et découvert au XIX^e siècle : le petit voilier, un bol et un torque



On ne pouvait quitter Dublin sans visiter les deux édifices religieux emblématiques de la ville : la cathédrale Saint Patrick construite au XIII^e siècle au magnifique pavement et aux grandioses mausolées dont la tombe de Jonathan Swift (les voyages de Gulliver) et la cathédrale de la Sainte Trinité (Christ Church) fondée au XI^e siècle où se trouve le tombeau de Strongbow, chef des Anglo-normands qui s'est emparé de Dublin en 1170 et, sous la cathédrale, la construction la plus ancienne de la ville de Dublin.



Cathédrale St Patrick, Jonathan Swift



pavement à Christ Church



Cathédrale de la Sainte Trinité

La troisième journée était attendue avec impatience car nous devons visiter les sites préhistoriques de la vallée de la Boyne. Les dieux n'étaient pas avec nous ce jour-là car, le matin, c'est sous une pluie battante que nous avons grimpé sur la colline de Tara, capitale mythique de l'Irlande. Le site se compose de cinq enclos circulaires dont les principaux sont Rath Lugh et Rath Maeve. Il y a une quarantaine de monuments dont la construction s'étale du IV^e millénaire avant J. – C. au V^e siècle de notre ère. Notre guide locale, férue de mythologie, nous a expliqué l'importance de ce site.

Après un déjeuner rapide à la cafétéria du centre d'interprétation de Bru Na Boinne, nous avons pris un minibus pour aller visiter le tumulus de Knowth qui, d'après les archéologues, est le plus grand monument de toute la vallée. C'est un grand tertre cerclé de 127 pierres gravées de spirales et de cercles. A l'intérieur, deux couloirs aux parois décorées mènent à des chambres latérales. Ce tertre central est entouré de quarante tombes à ciste (sépultures en coffre) qui renfermaient essentiellement des corps de femmes.



Le site de Newgrange est assez déconcertant au premier abord car l'extérieur a été restauré. Cette immense construction néolithique d'environ 100 mètres de diamètre, a été édifée vers 3200 avant J.-C. soit mille ans avant Stonehenge. L'entrée est obstruée par le célèbre bloc de pierre gravé. A l'intérieur du tumulus, un étroit couloir conduit à la chambre centrale impressionnante quand on pense aux deux cents tonnes de pierres sous lesquelles elle se trouve.

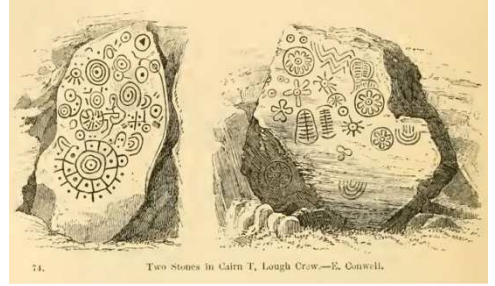


Dans le car, le professeur Kruta nous avait distribué des photocopies avec les schémas des tumuli et des gravures de Knowth et Newgrange accompagnés d'explications si circonstanciées que nous avons eu l'impression de les avoir déjà vues.

Le lendemain, la visite (sans pluie) du cairn de Loughcrew (la colline de la sorcière) a été épique. La pente était bien raide pour arriver au sommet mais le guide local, M. Malachy, qui nous accompagnait, était très intéressant et la montée s'est effectuée dans la bonne humeur. Loughcrew est un ensemble de quelque soixante tombes datant du néolithique (3000 av. J.-C.). Nous avons pu entrer dans le cairn principal par un étroit couloir conduisant à la chambre funéraire en forme de croix, aux murs tapissés de gravures de cercles et de spirales. Vu de la colline, le paysage est grandiose. En redescendant, nous avons eu la chance de croiser un berger avec son chien typiquement irlandais, le wolfhound, impressionnant par sa taille mais très sociable.



Vue du haut du cairn de Loughcrew



*Lauhcrew, gravures,
photos Wikipedia*



Le berger, le guide local et wolfhound

A Sligo, nous avons été agréablement surpris par l'emplacement de notre hôtel, situé sur une île au milieu de la rivière Sligeach (en gaélique).

Au Musée National d'Irlande de la Vie Rurale, un bâtiment moderne qui se trouve dans le parc du château de la famille Fitzgerald à Turlough, sont exposés toutes sortes d'objets de la vie courante des paysans, des pêcheurs, des ouvriers et des artisans d'Irlande. On y voit aussi des meubles, des costumes, des vêtements. Sont reconstitués également des intérieurs de maisons et de boutiques d'autrefois.

Après un déjeuner dans la charmante ville de Westport, nous avons terminé la journée à Murrisk avec la visite au mémorial de la famine de 1840, poignante sculpture en bronze de John Behan, inaugurée en 1997.



Le mémorial à la famine de 1840 (Murrisk)

Pour gagner notre hôtel à Oughterard, nous avons traversé le Connemara et admiré le seul fjord d'Irlande. Killary Harbour, long de 16 km, entouré de montagnes impressionnantes à la végétation rare broutée par les moutons irlandais à tête noire. Tout au fond du fjord se trouve Leenane, petit village où certains d'entre nous ont goûté pour la première fois une vraie Guinness !

Le lendemain matin, nous avons embarqué, sous le soleil, pour l'archipel d'Aran et plus particulièrement pour l'île d'Inishmore. Pendant la traversée qui dure près de trois quarts d'heure, le bateau a été un peu secoué par la houle. L'île est rocailleuse, la végétation est rare, quadrillée de petits enclos, aux murets de dentelles de pierre. Ses habitants parlent exclusivement le gaélique. Après le déjeuner dans une sympathique taverne, nous voilà partis pour Dun Aengus, un amphithéâtre au bord de la falaise. La montée est assez difficile mais la récompense se trouve au sommet d'où la vue est grandiose !



Les murets en pierre sèches "en dentelle"

Dun Aengus a été construit vers l'an 1000 avant J.-C., à la fin de l'Age du Bronze et a été occupé jusqu'au V^e siècle de notre ère. Aujourd'hui, seuls les murs de la triple enceinte sont encore debout mais il semble bien qu'une partie de la construction se soit abîmée dans la mer, 80 mètres plus bas.



Dun Aengus vu d'avion, photo Wikipédia



La montée vers la forteresse



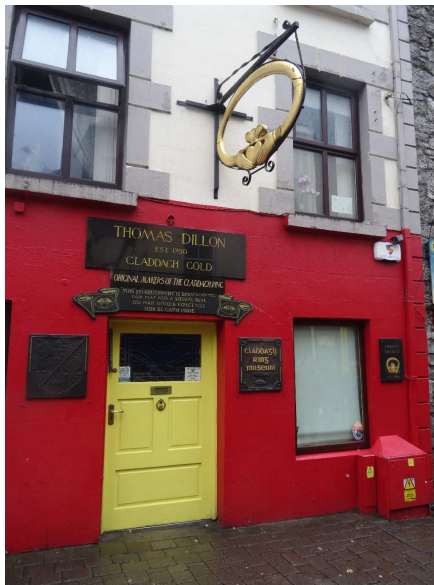
Une partie du groupe à Dun Aengus

Au septième jour de notre périple, une pluie battante nous a empêchés d'apprécier le charme de la ville de Galway si réputée pour son originalité et ses pubs. Néanmoins notre guide nous a fait parcourir les rues du «quartier latin» aux maisons typiques, comme l'enseigne de Thomas Dillon, le créateur du Claddagh Ring, cette bague spécifique de Galway portée aussi bien par les femmes que par les hommes. Nous avons aperçu la petite arche espagnole, dernier vestige des anciens remparts de la ville. Depuis le Bridge Mills en longeant la tumultueuse rivière Corrib, nous avons terminé la visite de Galway par la cathédrale catholique Notre-Dame de l'Assomption et de Saint-Nicolas, édifiée entre 1958 et 1965 à l'emplacement de l'ancienne prison du comté, célèbre pour sa rigueur envers les prisonniers. Vu de l'extérieur c'est un édifice austère aux pierres sombres mais l'intérieur est d'une certaine élégance. L'architecture est un intéressant mélange des styles néo-Renaissance et Hiberno-saxon (fusion des arts anglo-saxon et celtique). On est impressionné par les grands espaces, les immenses vitraux, la rosace, les

mosaïques, le toit en bois sculpté. Le dôme éclairé par une lumière bleue, haut de 45 mètres domine la ville.



La cathédrale de Galway depuis la rive du Corrib, sous la pluie



La maison Thomas Dillon à Galway

Pour le déjeuner, notre guide, nous a amené dans un des derniers pub-épicerie-bazar-brocante irlandais de province dans le village de Shannonbridge



L'intérieur du pub côté épicerie et côté pub



L'après-midi a été consacrée à la visite du site monastique de Clonmacnoise

Le Monastère de Clonmacnoise appelé aussi «les Sept Eglises», est situé dans le Comté d'Offaly. C'est le prêtre saint Ciaran qui construisit en 545 une petite église en bois sur une crête (esker) dominant la rivière Shannon. Au fil des siècles, les constructions autour de l'église se multiplièrent jusqu'à former un véritable hameau. Les prêtres et disciples consacraient leur temps à l'apprentissage des textes chrétiens, et surtout à la maîtrise de la grammaire irlandaise. La renommée de Clonmacnoise était telle, qu'entre le VI^e et le XII^e siècle, le lieu devint l'un des plus grands centres universitaires et religieux d'Europe.



Aujourd'hui, on peut voir les ruines de quelques églises, le Chronicum Scotorum, une tour ronde du XII^e siècle, qui a été bâtie sur l'ordre de Turlough O'Connor, roi de Connachtet, et surtout les trois croix celtiques érigées du VII^e au X^e siècle : la Croix du Nord et la Croix du Sud magnifiquement ornées d'entrelacs et la fameuse Croix des Ecritures sur laquelle sont sculptées des scènes de la Bible. Les originaux ont été mis à

l'abri des intempéries dans le musée, mais in situ on peut voir des copies très bien réalisées.



La dernière nuit nous la passons en bord de mer à Bray, le Deauville irlandais, dans un hôtel victorien «l'Esplanade hôtel»

Quant à la soirée, nous l'avons passée dans l'un des plus vieux pubs d'Irlande, le «Johnnie Fox's» dans la montagne Wicklow. Nous avons moyennement apprécié le dîner-spectacle parce qu'il y avait énormément de monde et que le bruit était trop fort. Heureusement la nourriture typiquement irlandaise était bonne et le spectacle correct, mais nous nous attendions à autre chose.



L'Esplanade hôtel à Bray

Le dernier jour de notre séjour, avant de gagner l'aéroport nous avons longé la côte en découvrant les tours de défense et nous avons eu le temps de nous arrêter à Dalkey pour voir le château bâti au XIV^e siècle, où a été découvert en 1830 le fameux trésor Viking de plus de 900 pièces d'or que l'on peut voir au British Museum de Londres.

Notre séjour en Irlande nous laisse une bonne impression. L'agence a tout fait pour que nous soyons satisfaits et nous avons vu ce que nous avions programmé.

Le bus était confortable et le chauffeur très gentil.

Les explications détaillées du professeur Kruta nous ont bien aidés à apprécier les sites et monuments archéologiques et notre guide, Philippe Bagau a été parfait, compétent, cultivé, aimable, attentionné, le guide idéal !

Chacun dans son domaine a apporté tour à tour explications et commentaires.





Le guide et le professeur Kruta dans la cour de l'Université

Jaroslava Josypyszyn



Quelques objets du Musée national d'Irlande à Dublin

photos : Jean-Louis Alliot, Annie Desforges, Jaroslava Josypyszyn

JOURNÉE D'ÉTUDE 2018

La Journée d'étude de l'association
des Amis des Études Celtiques
aura lieu le **samedi 2 juin 2018**.

Le thème en sera :

Le héros celtique, du fondateur aux chevaliers du Moyen-Age

Les fiches d'inscription vous seront envoyées début avril.



*Le livre de Kells, Trinity Collège à Dublin
photo World Press*

Amis des Études Celtiques

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Sorbonne, École pratique des Hautes Études

IV^e Section - Sciences historiques et philologiques

Adresse de correspondance : AEC c/o Jaroslava Josypyszyn

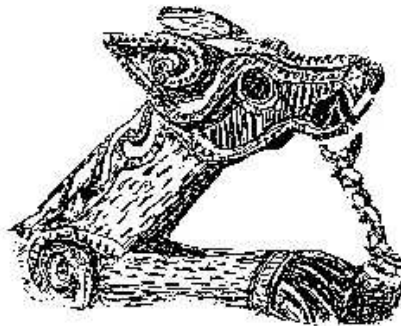
tél. 01 45 65 08 05 - mob. 06 37 78 29 47

e-mail : slava.josy@orange.fr

<http://sites.google.com/a/etudesceltiques.com/aec/>

I.S.S.N. 1270 - 8291

Rédacteur en chef : Jaroslava Josypyszyn



Détail d'un vase de Basse-Yutz (Moselle)

British Museum, Londres.

Dessin : Jean Pieuchot